

Samhain, Halloween La nuit des jeux et des esprits en Bretagne et pays celtiques

Pa vez paseet Foar an Nec'h E komans ar veilhadeq en pep lec'h

On a pu s'étonner, il y a quelques années, du succès spontané (et durable) dans la France entière de la fête de la Musique. Voici maintenant l'Hexagone envahi par une nouvelle *mania*, parvenue cette fois des Etats-Unis, la célébration d'Halloween¹ qui, la veille de la Toussaint, comme ce nom l'indique en anglais, fait aujourd'hui flamber les citrouilles aux quatre coins du pays. Ces deux grandes manifestations ont sans doute en commun d'être motivées par des intérêts commerciaux, mais elles semblent aussi révéler un besoin des populations de trouver, ou de retrouver, la joie d'un amusement collectif, un besoin de faire la fête ensemble, un besoin de défoulement collectif, un besoin d'échapper un peu au rationnel, à la ville comme à la campagne. C'est avec la grande vague d'émigration irlandaise vers le nouveau Monde que la tradition de Samhain, Halloween, a traversé l'Atlantique. C'est donc vers l'Irlande, et vers les pays celtiques, que nous allons nous tourner pour parler de cette fête.

Comme on le sait, l'année celtique était divisée en deux grandes périodes, de novembre à mai et de mai à novembre, la sombre et la claire, la froide et la chaude, l'hiver et l'été, telle que nos anciens la séparent encore en breton, **ar goañv hag an hañv**. A la jointure des deux grandes saisons, la nuit qui précède le premier novembre marquait donc à la fois la clôture de l'été, et l'ouverture du Nouvel an des Celtes, aux calendes de l'hiver, toujours nommées **kalan-goañv** en breton. Comme à Beltaine, l'invisible cloison magique qui sépare l'univers surnaturel de celui des humains s'entrouvre à Samhain, au cours d'une nuit pour ainsi dire hors du temps n'appartenant, ni à une année, ni à l'autre. Tout le surnaturel fait irruption dans le monde des vivants.

En Irlande, tout un cycle d'événements mythologiques se rattachant au temps de Samhain en montre l'importance depuis les temps les plus reculés. En voici quelques exemples :

Tous les trois ans se tenaient à Tara un festin et une assemblée royale et générale, auxquels participaient tous les docteurs d'Irlande, dans le but d'ordonner et de renouveler les règlements et les lois et d'y approuver les annales et les archives du pays².

Chaque nuit de Samhain, pendant vingt-trois ans, Aillen Mac Midna, un des Tuatha Dè Dannn, sortit de son *Sîd*, sa retraite souterraine, et vomit un flot de feu contre Tara³.

¹ Le terme anglais Halloween, en lui-même, pourrait venir de *Hallow eve*, c'est-à-dire la veille du jour où l'on célèbre les saints. Samhain signifie : fin de l'été. (Voir C. Guyonvarc'h, *Les fêtes celtiques*)

² *History of Ireland*, éd. Dineen, II, p. 132. Cité par C. Guyonvarc'h, in *Les fêtes celtiques*, p. 58.

³ Marie-Louise Sjoestedt, *Dieux et Héros des Celtes*, Terre de Brume, p. 90

Les Fomôré, dieux de la Mort et de la Nuit, exigeaient de l'Irlande un impôt annuel dont la perception s'opérait la nuit du 1^{er} novembre⁴.

Tigernmas, roi de la race D'Eremon, fils de Milé, après soixante-dix-sept ans de règne, mourut au « Champ de l'Adoration », à Mag Sclechta, avec les trois quarts des habitants de l'Irlande, qui étaient venus avec lui adorer la grande idole de Cromm Cruâch. C'était encore la nuit du 1^{er} novembre⁵.

La seconde bataille de Mag-Tured entre les Tûatha Dê Danann et les Fomoré commença le 1^{er} novembre⁶.

C'est encore un 1^{er} novembre que Oengus fils de Dagdé se rendit au lac des gueules de Dragons où il vit la belle Caer sous la forme d'un cygne et fut changé lui même en cygne⁷.

Cuchulainn enfin fut frappé d'une maladie de langueur qui dura un an, d'une Samhain à l'autre⁸ avant de mourir... à Samhain.

Cette liste, que l'on pourrait allonger, montre à l'évidence, le caractère exceptionnel de cette date susceptible d'entraîner toutes sortes de conflits et bouleversements. De telles réminiscences mythologiques n'ont pas manqué de faire travailler les imaginations au cours des siècles et d'altérer passablement la manière de célébrer ce grand moment de l'année. Hier encore, cette période était marquée dans les milieux populaires par une foule de pratiques et croyances dont nous allons chercher à restituer les aspects principaux.

Un jalon dans le calendrier

Jusqu'au siècle dernier, en Irlande, le 1er novembre a conservé sa fonction de jalon, déterminant à la fois, nous l'avons dit, la fermeture d'un cycle et l'ouverture d'un autre. De grande importance pour une société essentiellement rurale, il marque la fin des travaux d'extérieur. A cette date, le bétail doit être ramené, la nuit, des paturâges, les moutons sont descendus des collines, les récoltes, engrangées, les blés d'hiver, semés, la provision de bois de chauffage ou de tourbe rangées sous la remise. Comme chez les Romains, où les calendes étaient le jour d'échéance des dettes, les locations doivent être réglées, les ouvriers reçoivent leur paye, les contrats d'embauche arrivent à terme, et de nouveaux engagements sont pris. Des foires ont lieu comme la célèbre *Snap apple fair* à Killmallock, celles de Drogheda ou de Ardagh. On garde en souvenir pour l'Ecosse, celle de Calton Hill, et pour la Bretagne, les **foarioù kalan goañv** de Carhaix ou de Ploezal.

Après avoir été fixé sur les rendements de l'automne et on l'espère, rassuré, on cherche maintenant à obtenir d'autres assurances du côté du ciel, des indications sur le temps à venir. En ce début d'année nouvelle, on note en particulier la direction du vent à minuit, une direction qui, dit-on, sera dominante pendant les douze mois suivants. La force des éléments, plus ou moins grande, annonce des tempêtes ou du temps calme au cours de l'hiver. Si la lune est claire, c'est bon signe, si elle est couverte, ce sera de la pluie, plus ou moins abondante

⁴ H. D'arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*. Paris 1884 pp. 101-102.

⁵ H. D'arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*. Paris 1884 pp. 112.

⁶ H. D'arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*. Paris 1884 pp. 180.

⁷ H. D'arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*. Paris 1884 pp. p 288

⁸ C. Guyonvarc'h, *La maladie de Cuchulainn*, in Ogam 10, 1959, p. 259.

selon l'épaisseur des nuages. Que ceux-ci passent en vitesse sur la lune, et il faudra encore s'attendre à des tourmentes. Voilà qui nous rappelle en Bretagne le vent des Rameaux et, entre Noël et l'Épiphanie, les **gourdeziou**, les prédictions des douze jours, effectuées aussi en notre début d'année selon le calendrier actuel.

La peur des fairies

Comme la veille du 1^{er} mai, la nuit qui précède le 1^{er} novembre voit le monde surnaturel envahir celui des vivants. Il y a, d'une part, les fairies, souvent malveillantes, qui hantent les chemins, et, d'autre part, les défunts qui reviennent visiter les lieux qui leur étaient familiers de leur vivant. La distinction entre fairies et revenants, auxquels se joignent parfois les fantômes, sorciers et autres êtres fantastiques, n'est pas toujours très nette dans les divers témoignages recueillis au siècle dernier. Dans certains cas, on tente de s'en protéger, dans d'autres, on cherche à leur montrer de la sollicitude.

A la nuit tombante, les fairies essaient d'entrer dans les habitations. Elles se présentent sur le seuil des habitations et il faut bien se garder de les offenser, par exemple, en jetant le soir, par la porte, l'eau qui a servi au bain de pieds. En tout état de cause, avant de le faire, il faut crier : **seachain** (attention), ou **chughaibh an t-uisce** (attention à l'eau) pour leur donner le temps de s'écarter et de ne pas être éclaboussées, ce qu'elles n'apprécient pas, car elles ont horreur de la saleté. Pour la même raison, on n'aurait jamais jeté à l'extérieur les balayures de la maison après le coucher du soleil. Ces sont des interdits communs à la Bretagne et aux pays celtiques d'outre-Manche. En Basse-Bretagne, on se souvient encore d'entendre les anciens parler de ce risque de **skubañ an anaon**, balayer les âmes, ou encore de **kas ar chañs er maez**, jeter la chance dehors.

En Irlande, des croix semblables à celles de Sainte-Brigitte, en joncs, en paille ou même en bois, suspendues au-dessus des portes d'entrée, faisaient barrage aux fairies. Les mêmes croisettes étaient parfois brûlées, et leurs cendres répandues sur le seuil des chaumières. On posait aussi du sel sur la tête des enfants dans leurs berceaux. En éloignant les esprits maléfiques, on chassait avec eux, la malchance, la maladie et la sorcellerie, pendant l'année à venir.

Comme à Beltaine encore, les fairies de novembre cherchaient à enlever des mortels. C'est pourquoi, on évitait de s'attarder la nuit de Samhain dans les parages d'un *rath* ou *ringfort*, lieu de leurs résidences. La tentation était forte de se laisser charmer par leur musique dont les échos étaient particulièrement mélodieux cette nuit-là. Ceux qui sortaient chez des amis préféraient rentrer en groupe, car les fairies avaient moins de pouvoir sur eux. (En Bretagne, les mauvais esprits ne pouvaient rien contre trois baptêmes). On disait d'ailleurs qu'elles déménageaient à cette date (un mois après la Saint-Michel). Pour illustrer ceci, voici une histoire recueillie par l'écrivain irlandais J.M. Synge dans les îles d'Arran. Elle raconte l'aventure d'une jeune femme qui fut enlevée par les fairies et qui pu retrouver le monde des vivants la nuit de Samhain :

Une jeune femme mourut peu de temps après avoir eu un enfant et fut enterrée le lendemain. Cette nuit-là, celle qui avait été chargée de s'occuper du bébé était assise près de la cheminée avec le petit sur ses genoux, lui donnant du lait dans une tasse. Elle vit soudain la porte s'ouvrir et la morte entrer dans la maison. Celle-ci se rendit auprès du feu, attrapa un tabouret et s'assit devant elle. Puis elle tendit les bras pour prendre le bébé et lui donna le sein. Ensuite elle le remit dans son berceau et s'approcha du buffet pour y boire du lait et manger des

pommes de terre. Puis elle sortit. La femme effrayée raconta la scène au père veuf quand il rentra, accompagné de deux jeunes gens. Ils dirent qu'ils seraient là la nuit suivante et si elle revenait ils la retiendraient. Elle revint la nuit suivante pour nourrir l'enfant et quand elle se leva pour aller au buffet, l'homme de la maison l'attrapa mais il tomba par terre. Alors les deux jeunes gens l'attrapèrent à leur tour et purent la retenir. Elle leur raconta qu'elle avait été enlevée par les fairies, et qu'elle ne pouvait pas rester là cette nuit-là mais elle leur dit qu'ils (les fairies) quitteraient tous cette partie du pays la nuit de Samhain, *Oidhche Shamhna* ; ils seraient 400 ou 500 à cheval, et elle serait elle-même sur un cheval gris, derrière un jeune homme. Elle leur demanda de l'attendre à l'entrée d'un pont qu'ils traverseraient cette nuit-là. Au moment de le franchir, elle ralentirait sa course et ils pourraient jeter quelque chose sur elle et sur le jeune homme qui les ferait tomber par terre et ils seraient sauvés. Elle partit donc et, comme prévu, la nuit de Samhain, elle fut récupérée par son mari . Ce n'était pas elle qui avait été enterrée la première fois mais une pauvre créature que les fairies avaient mise à sa place.

Certains mortels apprenaient à leur dépens ce qu'il en coûte de se montrer trop curieux. Une nuit d'Halloween, le jeune Donal O'Neary, fils d'un fermier du Donégal, surprit une bande de fairies qui volait les meules de paille de son père. Utilisant leur formule magique pour s'envoler dans les airs, il se retrouva dans leur palais où il fut invité à une fête. Ayant accepté de danser avec la reine des fairies, il fut autorisé à retourner chez lui la nuit suivante. Le lendemain, comme promis, on lui fournit un coursier qui le mena en quelques minutes à la ferme paternelle. Arrivé sur place, c'est à peine s'il reconnut les lieux. Il ne vit aucun visage familier. A force de questionner les anciens, il s'aperçut qu'il avait disparu depuis deux cents ans !!

Ceux qui se promènent dehors cette nuit-là courent encore le risque de perdre leur route, à nouveau victimes des fairies. Pour contrecarrer le pouvoir de ces dernières, il fallait, dit-on, porter un couteau à manche noir, ou avoir une aiguille d'acier piquée dans le col du manteau ou dans la manche. On sait que les fairies ont horreur du métal. Une autre manière de se sortir de ce mauvais pas consistait pour le voyageur égaré à enlever sa veste ou son manteau, et à les remettre à l'envers. Les fairies ne le reconnaissant plus, portaient leur attention ailleurs, et notre homme retrouvait sa route. On trouve un écho de ce stratagème, *lakaat ar porpant war an tu gin*, dans la façon d'échapper à l'influence de *l'herbe d'oubli* en Bretagne.

On disait enfin aux enfants que cette nuit-là, le *puca*, être fabuleux, crachait sur tous les baies sauvages, qu'il ne fallait donc pas les manger, passé cette date. Vrai ou faux, c'était au moins une façon d'empêcher les bambins de manger des fruits abîmés.

Le retour des âmes, la nuit des morts

Dans les souvenirs relatifs à ces premiers jours de novembre, la Bretagne semble avoir privilégié la croyance au retour des âmes dans le monde des vivants. C'est du moins ce qui ressort des collectes effectuées au siècle dernier. Pour le peuple, cette fête est avant tout celle des morts, même si le jour que l'Eglise leur a réservé se trouve être le deuxième jour du mois, le premier étant consacré à tous les saints. « La veille de la fête des morts, écrivait Cambry, il y a plus d'âmes dans chaque maison que de grains de sable dans la mer et sur le rivage ». C'est une croyance notée aussi en Irlande, où, à l'heure de la nuit sombre, les âmes voltigent comme essaims d'abeilles, ou sont aussi nombreuses que les brins d'herbe sèche (*thranens*) d'une prairie qu'on n'aurait pas fauchée. Christian Guyonvarc'h raconte que sa grand-mère lui disait que, cette nuit-là, il fallait marcher au milieu de la route, et laisser les bas-côtés aux *anaon*, les âmes des défunts. On prétend que les bouquets d'ajoncs qui bordent les chemins,

portent neuf âmes sur chacune de leurs épines. Ce soir-là, les morts se dressent sur leurs coudes dans leurs cercueils pour réclamer des messes, nous disait une vieille femme de Plénée-Jugon, un détail qui montre toujours l'influence de la christianisation sur nos traditions anciennes..

Ce soir-là encore, raconte le père d'Anatole Le Braz, les bouches sans lèvres des trépassés recouvrent la parole, et on entend deviser entre elles les têtes des morts des ossuaires. Un vivant à qui il eût été donné d'y assister aurait été renseigné, en une seule nuit, sur tout ce qui se passe de l'autre côté de la mort. En outre, il aurait entendu nommer tous ceux qui devaient mourir dans l'année. Mais comme avec les animaux qui parlent la nuit de Noël, il n'est pas conseillé de se montrer trop curieux en cherchant à surprendre ces conversations. C'est ainsi que Iouennic Bolloc'h, de Castell-Pol, apprit qu'il était le premier sur la liste de ceux qui devaient rendre l'âme.

Non seulement les revenants retrouvent les lieux qu'ils avaient fréquentés de leur vivant, mais ils effectuent à nouveau les gestes de leur profession. Ainsi entend-on la fileuse tourner son rouet, le forgeron frapper son enclume, le tisserand lancer sa navette. A Calorguen, près de Dinan, on perçoit le soir de la Toussaint, les trois coups de battoir que frappe une femme qui périt en lavant ses draps au bord du canal. C'est également la dernière nuit d'octobre que les lavandières de nuit, décrites par Souvestre, viennent tourmenter leur parent, Wilherm Postik.

Aux environs de Dinan encore, beaucoup de laboureurs ont soin de ne jamais laisser leurs chevaux dans les champs, la nuit de la Toussaint parce qu'ils les croient exposés, non aux entreprises de lutins, du type du **mouster-noz** ou **marc'h-karnoz** en pays bretonnant, mais à celle des morts. Ceux-ci les prendraient pour montures afin d'arriver plus vite aux endroits qu'il leur est permis de visiter pendant ces quelques heures, et le lendemain, on les retrouve couverts de sueur, et si fatigués, que pendant tout le mois, on serait obligé de les garder à l'écurie sans les faire travailler.

Les Bretons, lit-on dans *Breiz-izel*, l'ouvrage de Bouet et Perrin, sont persuadés que cette nuit de la fête des morts, ceux qu'ils regrettent quittent le cimetière pour visiter les lieux où ils ont vécu et partager la nourriture des vivants ; nos paysans, ajoute-t-il, laissent pour eux des crêpes sur la table, et ont soin de ne pas abaisser le panier qui d'ordinaire y recouvre le pain.

Le feu des âmes

Les prévenances à l'égard des défunts ne manquent pas en effet, et Anatole Le Braz insiste encore sur ce repas qu'on leur réserve : « La maîtresse de la maison recouvre d'une nappe blanche la table de la cuisine, et, sur cette nappe, dispose du cidre, du lait caillé, des crêpes chaudes. Ces préparatifs terminés, tout le monde se couche. Le feu est entretenu dans l'âtre par une énorme bûche, **kef an anaon**, la bûche des défunts. Les âmes frigorifiées - les morts ont toujours froid - viennent s'y chauffer comme durant leur vie. C'est pourquoi on sort le trépied de l'âtre et on l'accroche au mur de peur que les âmes ne viennent s'y brûler : **Pa chom an trebe war an tan /A vez an eneo en poan**, quand le trépied reste sur le feu / Les âmes sont en peine ».

L'importance de ce feu domestique est encore soulignée par un autre informateur de Le Braz : « Le jour des morts dans toutes les fermes (Rosporden, 1894), il est d'usage après le repas du soir d'allumer un grand feu dans l'âtre. Ce feu ne doit servir ni à cuire des aliments, ni à se chauffer. Aucun vivant ne vient s'asseoir autour et l'on ne suspend au-dessus aucun vase.

C'est le feu de l'**Anaon**, uniquement destiné à la purification des âmes, à leur délivrance définitive des flammes du purgatoire. On s'abstient également ce soir là, de prendre aucune espèce de nourriture après le souper, comme on nous l'a dit à Ploubezre : **Adkoan war lerc'h koan / Lak an eneoù en poan**. La nourriture que prendraient les vivants, ferait, dit-on, du mal aux défunts.

En Irlande aussi, on attendait le retour des défunts, pour beaucoup, dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, catholicisme oblige. Dans les maisons, on allumait à minuit des bougies aux fenêtres, pour, dit-on, permettre aux âmes en peine de retrouver leur route, reconnaître le chemin de leur ancienne demeure. Elles étaient, de surcroît, destinées à éclairer le revenant dans ses lieux familiers. Dans les cimetières, on avait autrefois coutume d'allumer des bougies sur les murs, ou même sur les tombes (pratique toujours en vigueur en Guadeloupe) pour faciliter la déambulation des morts dans l'enceinte sacrée, mais aussi pour les aider à sortir du purgatoire. La porte des maisons restait ouverte et on laissait à boire et à manger sur la table. Dans le comté de Limerick, on dressait la table réservant autant de couverts que l'on attendait de morts et le tisonnier et les pincettes étaient placés en forme de croix sur la pierre du foyer.

L'arbre et le pain des âmes

Une autre attention à l'égard des disparus, une autre manière originale de communier avec les âmes des défunts, fut relevée en Bretagne par le Braz en 1894 : « A Plougastell, le soir de la Toussaint, après les vêpres des morts, les membres de chaque frairie se réunissent chez l'un d'eux pour célébrer le rite suivant : la table de la cuisine est garnie d'une nappe sur laquelle s'étale une large tourte de pain, fournie par le maître de maison. Au milieu de la tourte est planté un petit arbre, **gwezenn an anaon**, (voir Ar Men n°17), portant une pomme rouge à l'extrémité de chacun de ses rameaux. Le tout est recouvert d'une serviette blanche. Lorsque la frairie est rassemblée autour de la table, le maître de la maison commence les prières des défunts, répondues par les assistants. Puis les prières dites, il enlève la serviette, coupe la tourte de pain en autant de morceaux qu'il y a de membres dans la frairie et met ces morceaux en vente au prix de deux, de quatre et même de dix sous l'un. Celui de la frairie qui n'achèterait pas son pain des âmes, **bara an anaon**, encourrait la malédiction de ses parents défunts. Rien ne lui prospérerait plus. L'argent ainsi récolté est consacré à faire dire des messes et des services pour les trépassés. Quant à l'arbre aux pommes rouges, symbole de la *breuriez* dont il porte, du reste, le nom, la personne chargée de fournir le pain l'année d'après le vient quérir en grande pompe, dès que la nuit est proche, et dispose à son gré des fruits dont il est paré, en attendant de le remplacer par d'autres ».

On sait que, dans la tradition celtique, le pommier est un arbre de l'autre monde. L'arbre en lui même est un pont entre la terre et le ciel, entre les vivants et les morts, la pomme, un fruit de magie et de révélation. Le pain rejoint l'arbre et la pomme, comme symboles de vie. Ils rassemblent une communauté qui honore ses morts, dont elle attend en retour la bienveillance et le secours. En Bretagne comme en Irlande, on croyait beaucoup à l'aide que pouvaient apporter aux vivants les âmes des ancêtres défunts.

Les chanteurs de la mort

Comme pour figurer ce retour des trépassés à leurs anciennes demeures, les pauvres de la *paroisse allaient de seuil en seuil, la nuit de la Toussaint, clamant la plainte des âmes défuntes*. Voici le témoignage qu'en donne le chanoine Pérennès : « Dans la soirée du 1^{er}

novembre, les fidèles accompagnés du clergé, se rendent au cimetière de la paroisse pour faire visite à leurs défunts ; et devant l'ossuaire, tous chantent à plein cœur, les strophes tragiques du cantique des ossements. Quelques heures plus tard, des chanteurs nocturnes commencent leur tournée à travers les villages bretons. Ils représentent les âmes des trépassés, qui, dans leurs personnes, vont rendre aux vivants leur visite de la soirée. Le thème général des complaintes funèbres, chantées au cours de la Nuit des Morts, est identique : les chanteurs se présentent comme les messagers des âmes du purgatoire qui les envoient demander des prières aux vivants – opposition entre les souffrances des trépassés, leur condition pitoyable et le bien-être des vifs, leurs parents, qui mollement reposent dans leur lit – oubli où les défunts sont laissés ; rappel du sort qui attend bientôt les vivants : le même, car eux aussi ils seront jugés, eux aussi, ils devront expier ; invocation à la Vierge sous les titres surtout où elle est vénérée dans le pays ; formule d'adieu enfin qui contient le plus souvent une dernière demande de prières, parfois un souhait pour les vivants, voire pour les chanteurs ».

Anatole Le Braz qui eut l'occasion de vivre effectivement cette scène en Cornouaille fit cette révélation qui donne une idée de l'intensité dramatique de la scène : « . Jamais lamentation aussi désespérée ne m'avait frappé l'oreille. L'accent des vieillards surtout était d'une telle détresse qu'il vous glaçait le cœur comme un appel déchirant, comme un hurlement de douleur et d'effroi, sorti, en effet, du sein même des abîmes de la Mort ». François Cadic souligne la même atmosphère : « Lentement au seuil des maisons, tel un écho de l'au-delà, une voix prélude sur un mode des plus tristes, bientôt accompagnée de toutes les autres voix qui reprennent en chœur les couplets. On croirait que les Trépassés eux-mêmes sont là ! »

Comme dans toutes les traditions accompagnées de ces chants de quête, il ne faisait pas bon faire la sourde oreille à cet appel des chanteurs. L'hôte peu charitable se voyait alors décocher en guise d'action de grâces, une imprécation bien bretonne du genre :

Doue da greskiñ al lônéd

Etre ho kein hag ho roched

Etre ho roched hag o kein

Ra vezo laou kement ha mein !

Que Dieu fasse prospérer les bêtes,

Entre votre dos et votre chemise

Entre votre chemise et votre dos,

Qu'il y ait des poux aussi gros que des pierres.

Les âmes des pérís en mer

En Bretagne, les morts de la mer n'ont pas, comme les autres, le droit de revenir cette nuit-là s'asseoir dans les cendres de l'âtre familial. Suivant une croyance à peu près générale sur les côtes bretonnes et au delà, les noyés dont le corps n'a pas été retrouvé et enseveli en terre bénite, divaguent éternellement le long du rivage. Il n'est pas rare qu'on les entende crier dans la nuit lugubrement « **Iou, Iou** ». On dit alors dans le pays de Cornouaille « **Emañ Yannig an aod o youc'hal** ». Ce nom de **Yannig an aod** est appliqué à tous les noyés hurleurs. Les **Krierien noz**, crieurs de nuit, âmes errantes des naufragés qui demandent une sépulture chrétienne, errent et se lamentent parmi les grands rochers, surtout la nuit de la Toussaint, dit-on en Trégor.

On prétend que le purgatoire des disparus en mer est situé sur les côtes du Cap Sizun. « Il faut se rendre à l'anse du Loc'h, entre le coucher du soleil et le chant du coq la veille de novembre, pour voir l'eau se hérissier de milliers, de millions de têtes, voir luire des prunelles angoissées, se tendre les bras suppliants de ceux que la mer a pris et **dont elle** n'a pas voulu restituer les cadavres. C'est un spectacle à rendre fou. Tout au plus ces pauvres âmes grelottantes pourront-elles se hisser jusqu'aux tas de varechs dont les brûleuses auront eu soin d'attiser la flamme, écrit encore Anatole Le Braz.

Même chose pour ceux qui ont péri, enlisés dans le sable, et n'ont pas été enterrés en terre sacrée. Ces trépassés se donnent rendez-vous le 1^{er} novembre dans les brumes du Mont-Saint-Michel : les gens de l'embouchure du Couesnon disent que le 2 novembre un brouillard blanc se lève à la tombée de la nuit. Il est composé des âmes des malheureux qui dorment sous les tangues. Et comme ces âmes sont innombrables, le brouillard s'étend sur toute la baie. Au matin, ceux qui passent entendent murmurer : « Dans un an, dans un an ! » ; ce sont les esprits qui se disent adieu jusqu'à la prochaine commémoration des morts.

Dans l'île d'Ouessant, on procédait autrefois à l'enterrement fictif des noyés. C'était une coutume nommée **proella**, dont voici une description donnée à nouveau par le chanoine Pérénès : « Dans la pièce principale de la maison, on étend sur la table un grand drap de toile blanche qui figure le linceul blanc (une ou deux coiffes disent d'autres). Sur ce drap reposent une petite croix de cire avec le nom du défunt, puis, au pied de la croix, sa photographie, le tout encadré de deux cierges allumés. Au bout de la table, une assiette blanche remplie d'eau bénite, où trempe un rameau de buis vert. Devant cet appareil se récitent, devant les parents et amis, les longues prières bretonnes de la veillée funèbre. Le lendemain matin, la petite croix de cire est portée à l'église sur un linge blanc par le plus proche parent du mort. Elle est déposée sur le catafalque; puis on chante le service et la messe des défunts comme pour un enterrement ordinaire. Après la cérémonie, la petite croix de cire jaune est enfermée dans une sorte d'armoire scellée dans le mur d'un des bas-côtés. Elle y reste jusqu'au soir du 1^{er} novembre. Ce jour-là, à l'issue des vêpres, on transporte processionnellement toutes les croix de **proella** entassées au cours de l'année, dans un monument spécial bâti au centre du cimetière pour servir de tombeau collectif à tous les Ouessantins disparus en mer ». Ainsi en leur offrant cette sépulture en terre bénite, leur donnait-on, peut-être, la possibilité de venir retrouver une fois l'an la chaleur de leur ancienne demeure ?

Un temps de réjouissances

Dans le mélange de croyances anciennes et chrétiennes qui marque la célébration de la Toussaint en Bretagne, où les deux premiers jours de novembre font un tout, on aura noté pour les Bretons, du moins dans une période relativement récente, le caractère solennel et parfois lugubre de cette fête. Ce n'est pas un hasard si le mois de novembre se nomme *mois noir* en breton, **miz du**. En Irlande aussi, la fête des morts, le 2 novembre, est célébrée dans la prière et le recueillement, mais on la distingue bien de la veille du 1^{er} novembre, dont l'atmosphère est d'une tout autre nature. Celle-ci se déroule, au contraire, dans la joie, accordant une large place aux jeux d'intérieur - des jeux assez comparables à ceux pratiqués autrefois en Irlande lors des veillées mortuaires - autour de la cheminée, devant le feu rituel.

Ce repli sur les habitations a pu naître de la crainte des esprits qui hantent les chemins en cette nuit d'Halloween, et le feu dans la cheminée a pu remplacer le feu de joie sur les hauteurs. Ces feux étaient pourtant autrefois un des éléments essentiels de la célébration de la fête dans l'ensemble des pays celtiques d'outre Manche. Rappelons que c'est lors de Samhain que les

druides procédaient à leur extinction et à leur allumage. En Ecosse, au début des années 1860, le sheriff Barclay, voyageant de Dunkeld à Aberfeldy, avait compté trente feux sur les collines et vu des danseurs tourner autour. A Buchan, on en pouvait voir entre soixante et quatre-vingts. On en signalera encore jusqu'à la première guerre mondiale. F. Marian MacNeill raconte qu'au temps de sa jeunesse, les jeunes gens qui passaient dans les maisons pour demander du combustible s'écriaient : « Donnez un morceau de tourbe pour brûler les sorcières ! ». Les cendres des grands feux de joie étaient éparpillées le plus loin possible pour éloigner tous les mauvais esprits et pour fertiliser la terre. Quand la dernière étincelle s'était éteinte, les jeunes partaient en courant au cri de « Attention, la truie noire va attraper le dernier », un animal fantastique aussi menaçant que la **hwch ddu** du pays de Galles.

L'usage de faire, la nuit, le tour des champs et des fermes, avec des torches, dans le sens du soleil, fut aussi pratiquée en Ecosse jusqu'au milieu du XIXe. En Irlande, la tradition des feux de Samhain s'est maintenue dans certaines villes comme à Dublin où, le 1^{er} novembre 1970 encore, la police connut une de ses plus chaudes nuits pour éteindre les nombreux brasiers dont on avait perdu le contrôle. Comme toutes les coutumes, Halloween a également subi ses transferts. Sous l'influence de l'Angleterre, L'Ecosse et le pays de Galles ont reporté leurs feux de joie du 30 octobre au 5 novembre, date de la célébration du *complot des poudres*, **Guy Fawkes day** : *Remember, remember, the fifth of November !*

La nuit des jeux

Si les réjouissances le soir d'Halloween sont variées - l'imagination populaire est inépuisable - il n'en reste pas moins qu'elles comportent un certain nombre d'éléments en commun. Ce sont, dans l'ensemble, des jeux de divination qui visent à percer le mystère du futur, notamment dans les domaines de l'amour, parfois de la mort, et de la fortune. La période qui marque le commencement des veillées est propice aux approches amoureuses. La nuit qui ne cesse de s'allonger fait songer à l'au-delà. Le feu, l'eau, les pommes, les noisettes servent à la formulation de présages. Le hasard, bien entendu, joue son rôle. On cherchera parfois par diverses pratiques à entrer en communication directe avec les esprits. Les rêves donneront aussi leur réponses aux questions d'avenir.

En Bretagne, des traces de ces pratiques divinatoires ludiques subsistent, ici et là, dans la mémoire des anciens, essentiellement dans le cadre des veillées, mais aussi lors des feux de la Saint-Jean. Il est intéressant de citer le jeu rimé suivant, impliquant, ce n'est pas un hasard, un pépin de pomme, dont les deux formulations répondent à des interrogations sur l'amour ou sur la mort :

Mellenn aval, lavar din

E petore bro e timezin :

Pe e Peurid, pe e Rom

Pe er gêr e ti ma momm

Pe e Peurid pe e Prad

Pe er gêr e ti ma zad ?

Pépin de pomme, dis moi,

En quel pays je me marierai :

A Pommerit-Jaudy, ou à Rome

Ou bien chez moi dans la maison de ma mère,

A Pommerit-Jaudy ou à Prat

Ou chez moi dans la maison de mon père ?

Greunennig aval

Greunennig aval

Lavar din

E peseurt bro e varvin

Pe en breton pe en gall

Pe en greunennig aval ?

Petit grain de pomme

Petit grain de pomme,

Dis moi

En quel pays je mourrai :

En pays breton ou en pays français

Ou au pays du petit grain de pomme ?

On signale dans plusieurs régions de France des pratiques divinatoires à d'autres dates, comme à la veille du 1^{er} mai, période favorable aux amours, ou encore à la Saint-André, au 30 novembre. Pour ce qui est de la connaissance de leur futur amoureux, les Bretons, et surtout les Bretonnes, ont, semble-t-il, plus souvent interrogé les fontaines et les saints protecteurs. Le nez de saint Guirec à Ploumanac'h en sait quelquechose !

Le plat des amours

Halloween est aussi une fête qui rassemblait, chez l'un d'entre eux, familles, voisins et amis, autour d'un plat traditionnel. En Irlande, c'était le **colcannon**, purée de choux, pomme de terre et oignons. Il était servi très chaud, avec au centre, un trou rempli d'un gros morceau de beurre. Point d'assiettes, les convives autour de la table se servaient à même le chaudron. En certains endroits, l'autorisation de plonger sa cuillère dans la fontaine grasse, très convoitée, n'était donnée que lorsque l'on pouvait compter trois étoiles dans le ciel. Voilà qui rappelle singulièrement une façon typique de manger la bouillie autrefois en Bretagne, avec le **toull an amann**, le trou du beurre, et le jeûne des neuf (3x3) étoiles, pratiqué à une autre vigile, celle du **Gwener ar groaz**, le vendredi saint.

Il y avait encore le **barmbrack**, sorte de brioche aux raisins secs. Suivant le principe bien connu chez nous de la fève des Rois, on introduisait un ou plusieurs objets dans l'une ou l'autre de ces préparations. Voici un exemple d'assortiment irlandais : une bague, un bouton, un dé, un copeau de bois, un sou, et un chiffon. Selon ce que chacun trouvait dans sa cuillerée ou sa bouchée, il était fixé sur son avenir : la bague signifiait un mariage précoce, le sou : richesse ; le bouton : célibataire ; le dé : vieille fille ; le copeau : serait battu par son conjoint ; le chiffon : misère. Certains encore mettaient un pois et un haricot pour symboliser pauvreté et richesse. Trouvait-on une petite médaille religieuse, et c'était l'entrée au séminaire ou au couvent...

Au pays de Galles, le **repas traditionnel** dans le Montgomeryshire comportait toujours la **purée de neuf sortes, stwmp naw rhyw**, composée des neuf ingrédients suivants : pommes de terre, carottes, navets, pois, panais, poireaux, poivre, sel, et du lait frais. On cachait une alliance dans la préparation. Celui qui trouvait la bague serait le premier à prendre époux ou épouse.

Dans son poème justement intitulé *Halloween*, Robert Burns évoque le jeu des trois bols « *the three luggies* » que l'on emplissait l'un d'eau claire, l'autre, d'eau sale, le troisième restant

vide. On demandait à quelqu'un, les yeux bandés, de mettre le doigt dans l'un des récipients : dans le premier, ce serait un mariage avec une jeune fille vierge ; dans le second, l'épouse serait une veuve ou une femme impure ; dans le dernier, le malchanceux resterait célibataire.

Des pommes, des noisettes, des pois, des haricots...

Des fruits et légumes, les uns tous plus chargés de symboles que les autres, sont associés aux divers jeux. La pomme tout d'abord avec ce divertissement favori qui consistait à attraper une pomme avec les dents dans une bassine d'eau. La réussite de cette épreuve difficile, qui déclenchait bien des rires dans l'assistance, était un signe de bonheur matrimonial assuré. Dans le Montgomeryshire et le Carmathenshire (pays de Galles), on mettait aussi des pièces de monnaie dans l'eau, et la personne suffisamment habile pour les extraire du baquet était assurée de faire de bonnes affaires.

Ou encore, une pomme et une chandelle posées sur une planchette suspendue à une ficelle accrochée au plafond. Le jeu consistait, les mains attachées derrière le dos, à croquer le fruit sans se faire brûler, car l'ensemble tournait. Si l'on parvenait à peler une pomme en une seule fois, la pelure jetée par-dessus l'épaule gauche, formait sur le sol l'initiale du nom du futur mari. Cette révélation par la forme d'une lettre était encore obtenue en laissant un escargot la nuit dans une assiette saupoudrée de farine. Enfin, si on mange une pomme devant un miroir après l'avoir coupée par le milieu, à l'horizontale, révélant l'étoile du cœur du fruit, on voit derrière soi le visage du futur mari.

La noisette tenait également sa place dans ces jeux de l'amour et du hasard. En voici un exemple en Irlande. La compagnie était rassemblée autour du feu, et chaque joueur à son tour plaçait deux noisettes sur un tison, donnant un nom à chacun des fruits, son nom et celui du bien-aimé. Si on était un couple mal assorti, les noisettes se mettaient à remuer et à fumer et l'infidèle finirait par sauter mais si on était de vrais amoureux, les noisettes brûlaient régulièrement l'une à côté de l'autre, d'une belle flamme claire, jusqu'à être réduites en cendres.

Après les fruits, les légumes : dans le comté de Kerry, c'étaient deux haricots à qui l'on donnait les noms d'un couple. On les chauffait puis on les jetait dans un récipient d'eau. Si les deux graines coulaient en même temps, le couple était sûr de se marier et de bien s'entendre. Si une coulait et l'autre flottait, les jeunes gens ne se marieraient pas ; si les deux flottaient, ils se marieraient mais ils auraient de nombreuses scènes de ménage.

Rêves d'amour et de mort

Certains procédés ne manquent pas de surprendre les esprits rationnels. En Irlande et en Ecosse, on raconte la même histoire de ces jeunes filles qui, avant de se mettre au lit, engloutissaient un hareng salé en trois bouchées, espérant que leur futur mari leur apparaîtra en rêve pendant leur sommeil pour leur offrir de l'eau à boire. De même, des cheveux ou des rognures d'ongles jetés dans les dernières braises du feu provoquaient, paraît-il, la même apparition.

Pour voir encore en rêve la figure de son futur amant, la jeune fille à marier devait mettre sous son oreiller, dans une chaussette, la première et la dernière cuillerée du chaudron de **colcannon**, ainsi que neuf feuilles de lierre (symbole de durée et d'attachement).

Les jeunes, qui n'avaient pas froid aux yeux, poursuivaient les jeux à l'extérieur. La surprise était sans doute encore très grande quand, jetant une pelote de laine dans un four à chaux et la remontant doucement en l'enroulant, il se produisait une certaine résistance, comme si le fil était arrêté par quelque chose. La jeune fille demandait alors qui le retenait, et elle entendait une voix, celle de son futur mari, lui répondre !

Au pays de Galles, pour trouver l'écu de son cœur, on recommandait aux jeunes gens de faire neuf fois le tour de la maison, un gant à la main ; en demandant : **Dyma'r faneg, ble mae llaw**, voici le gant, où est la main ? Même chose avec un soulier, pour, c'est le cas de le dire, trouver chaussure à son pied : **Dyma's esgid, ble mae'r droed** ? La jeune personne voyait alors l'esprit de son ou de sa future qui lui tendait la main ou le pied pour répondre à son appel. L'absence de réponse signifiait qu'il faudrait se résoudre au célibat jusqu'au mois de novembre suivant. L'apparition d'un cercueil, également possible, annonçait une mort prochaine.

On imagine encore l'émotion de la Galloise (Tenby) qui allait dans un carrefour à minuit et étalait des graines de chanvre sur la route en disant : « Je sème des graines de chanvre, quiconque m'aime vraiment viendra ratisser ces graines après moi ». La forme de la personne aimée surgissait des ténèbres et ratisait les graines.

La relation entre l'amour et la mort est encore remarquable dans cette croyance écossaise des Highlands : La personne qui désirait connaître son avenir devait se rendre la nuit en cachette dans un champ dont les sillons étaient orientés nord sud en pénétrant par le côté ouest. Il fallait ensuite franchir lentement onze de ces sillons et s'arrêter au milieu du douzième (le neuvième en Irlande). La personne en question entendait alors soit des plaintes et sanglots, signes d'une mort précoce, soit des bruits de danse et de musique qui annonçait, au contraire, un mariage proche.

Enfin, d'autres défis venaient couronner le programme chargé de la soirée. Ils prenaient parfois la forme de paris tels que, par exemple, celui d'aller chercher les reliques d'un mort dans un cimetière à minuit, (dormir dans l'ossuaire en Bretagne), ou encore de pénétrer dans un château ou une maison, soi-disant hantés. Autrement dit, des amusements de circonstance...

Enfin, en Irlande, à nouveau, le matin du 1er novembre, au réveil, on allait consulter la cendre de la cheminée dont on avait ratisé une petite couche sur la pierre du foyer. Si l'empreinte d'un pied humain était visible, on notait sa direction. Tournée vers la porte, cela signifiait un départ ou une mort dans la famille au cours de l'année à venir. Tournée vers le fond du foyer, on pouvait s'attendre à une naissance ou à une visite d'un être cher ou inattendue dans l'année.

Comme on l'imagine, toutes ces pratiques étaient souples dans leur interprétation, ce qui en renforçait l'efficacité. Chacun y voyait ce qu'il voulait bien y voir, et il n'était pas donné à tout le monde de voir... On dit d'ailleurs que ceux qui, justement, étaient nés à Halloween avaient ce don de double vue.

La nuit des masques

Mais la nuit d'Halloween, dans les pays celtiques, n'aurait pas été complète sans un défilé, autre élément traditionnel, assez semblable à celui, par exemple, pratiqué pour *la chasse au*

roitelet en Irlande après Noël. Des groupes de jeunes gens, le visage grimé de suie, (celui du feu rituel ?), ou cachés derrière des masques de paille ou de carton, parcouraient les campagnes. En ces temps de bouleversements, on cherchait à changer les rôles. Des hommes s’habillaient en femmes, des femmes en homme. Chantant, soufflant dans des cornes, ils effectuaient la tournée des maisons et faisaient appel à la générosité de leurs occupants. Le produit de la collecte servait à poursuivre la fête. On leur offrait, bien sûr, à boire. Les joyeux drilles s’adonnaient aussi à toutes sortes de farces : boucher les cheminées pour enfumer les occupants , déplacer du matériel agricole, arracher les choux et les navets des jardins et bombarder les portes des habitations avec les trognons, sortir les barrières de leurs gonds.... Dans les chaumières, on était préparé à ce genre de blagues et la tradition les admettait. Cette nuit-là, tout était pardonné.

Quel rôle entendait-on jouer sous de tels déguisements ? Les masques symbolisaient-ils les puissances de la nuit, leur intrusion dans le monde des vivants ? Cherchait-on à effrayer les mortels, attardés sur les routes, à grand renfort de betteraves creusées en forme de tête de mort, éclairées par une bougie à l’intérieur⁹. Les portait-on, au contraire, pour repousser les êtres surnaturels qu’on aurait pu rencontrer en chemin ? On peut tout imaginer à propos d’une fête dont la célébration et les interprétations n’ont certainement jamais cessé d’évoluer au fil du temps, en empruntant au fonds inépuisable des traditions populaires.

Aujourd’hui, les pratiques traditionnelles de Samhain ne sont plus ce qu’elles étaient. Outre-Manche et outre-Atlantique elles sont pour ainsi dire réduites à ces défilés d’enfants dans les villes et les quartiers. Tout le monde accepte le jeu du « **trick or treat** », « **délices ou malices** », « **friandises ou bêtises** », « **des sous ou des coups** », « **des bonbons ou du baton** », « **du fric ou de la trique** », mis à la mode aux Etats-Unis et les diabolins habillés en citrouilles se remplissent les poches et le ventre ou en font voir de vertes et de pas mûres aux adultes qui ont oublié de faire leurs provisions de friandises.

Déjouant toutes les prévisions, c’est un comble, cette fête est déjà très populaire en France. Elle s’est répandue sur tout le pays comme une traînée de poudre. Quels que soient les avis à son sujet, elle semble bien avoir pris en marche la déferlante qui a déjà mobilisé les foules autour de la musique, du ballon rond ou encore de la voile, à Paris, à Lorient, à Carhaix, à Rouen, à Brest ou ailleurs. La vieille fête du nouvel an celtique n’en est pas encore à ses derniers soubresauts.

Daniel Giraudon

+++++

Bibliographie

Anatole Le Braz, *La légende de la mort chez les bretons armoricains*.

Anatole Le Braz, *Contes du soleil et de la brume*.

Anatole Le Braz, *Pâques d’Islande*.

H. D’arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*. Paris 1884

⁹ Voir *Le cheval d’orgueil, Les apprentissages* : Nous avons l’habitude, vers l’approche de la Toussaint, de creuser des betteraves, d’y pratiquer des trous en forme d’yeux, de nez, de bouche, d’y introduire un bout de bougie et de refermer le tout. Ce lampion à tête humaine, posé la nuit sur un talus ou dissimulé dans les broussailles d’un chemin creux, terrifie toujours quelques noctabules....p. 300, édition Plon 1975

- J.M. Synge, *The Aran islands*, 1907 (rééd 1962)
The works and correspondence of Robert Burns, Glasgow, 1846.
 F. Marian Mc Neill, *A calendar of Scottish festivals*, The Silver Bough vol three, Glagow 1961
 Kevin Danaher, *The year in Ireland*, Cork 1972
 Estyn Evans, *Irish folk ways*, London 1957.
 F. Le Roux et C. Guyonvarc'h, *Les fêtes celtiques*, Rennes 1995.
 Chanoine Pérennès, *Les hymnes de la fête des morts en Basse-Bretagne*, Brest 1925.
 Martine Ségalen, *Amours et mariages de l'ancienne France*, Paris 1981.
 Véronique Guibert, *Les fêtes irlandaises d'ouverture de saison*, (thèse) Montpellier 1978.
 Marie-Louise Sjoestedt, *Dieux et héros des Celtes*, Paris 1940.
 Daniel Giraudon, *L'herbe d'oubli*, in *Musique bretonne*, n°14, mars-avril 1981, pp.2-4.
 Daniel Giraudon, *Le ciel dans les traditions populaires en Bretagne*, in *Kreiz 4*, revue du CRBC, pp. 99-132, Brest 1995.
 Daniel Giraudon, *Belteine, les traditions du premier mai en Irlande* ; in *Ar Men*, n°84, avril 1997, pp. 26-35.
 Daniel Giraudon, . *La chasse au roitelet, Bretagne et pays celtiques* ; in *Ar Men*, n°90, décembre 1997, pp.36-45.
 Seumas MacManus, *Hibernian nights*, New york, 1963.
 Hugh Miller, *Scenes and legends of the north of Scotland*, Edinburgh, 1994. (1835)